

Petrouchka en compagnie de Nijinski Premières représentations des Ballets de Monte-Carlo

Journal « Kommersant », édition n° 229 du 12.12.2018, p. 11

C'est par les premières représentations mondiales de *L'Après-midi d'un faune*, de Jeroen Verbruggen, et de *Petrouchka*, de Johan Inger, que s'est ouvert le festival annuel « Monaco Dance Forum ». Ces deux œuvres figurent, avec *Daphnis et Chloé* et *Le Spectre de la rose*, au programme « En compagnie de Nijinski », qui a permis à la compagnie des Ballets de Monte-Carlo de rester fidèle à l'injonction de Serge de Diaghilev : « Étonne-moi ! », pour le plus grand bonheur de Tatiana Kouznetsova.

Ces premières représentations ont eu lieu sur la scène et sous les ors du somptueux théâtre Garnier, situé sous le casino du même nom. C'est dans ce lieu que Serge de Diaghilev avait dévoilé ses nouvelles œuvres avant de les présenter à toute l'Europe. La généreuse principauté avait permis à la compagnie des « Ballets Russes » d'y organiser ses répétitions. Celle des Ballets de Monte-Carlo y répétait encore il y a une dizaine d'années et se sent presque liée par les gènes à la troupe de Diaghilev. Le répertoire et les personnages des « Ballets Russes » ne servent pas là de motif de célébration d'un anniversaire : ils incarnent une source de réflexion permanente.

Le programme « En compagnie de Nijinski » rassemble des spectacles de différentes époques, inspirés par les célèbres rôles et mises en scène de celui que Diaghilev aimait tant, et plus généralement par lui-même, par son irrésistible charme, et par l'adoration et les scandales qu'il a pu susciter. De plus, la sensualité de Nijinski ne se dégage pas seulement d'un Faune si brutal, mais également, disons-le, d'un *Spectre de la rose* des plus romantiques. Telle était la propriété inhérente de sa danse, si forte que les chorégraphes la ressentent encore un siècle plus tard : toutes les représentations du programme des Ballets de Monte-Carlo sont imprégnées de cette magie corporelle.

Le ballet « Daphnis et Chloé »

Photo : Alice Blangero

Le ballet *Daphnis et Chloé* (2010), mis en scène par Jean-Christophe Maillot sur deux suites pour orchestre extraites par Ravel, retrace l'histoire de l'initiation délicate, progressive et pleine d'esprit de deux adolescentes, guidée par un couple d'adultes, aux secrets de la sexualité. Curieusement, la chorégraphie de Maillot, que les Moscovites ont découverte à l'occasion de la tournée des Ballets de Monte-Carlo, s'est révélée si complexe qu'aujourd'hui, lorsque des artistes moins doués jouent le rôle des « adultes », Dorcon et Lycenion, le ballet prend une tournure encore plus captivante. Les remarquables Daphnis et Chloé (Simone Tribuna et Anjara Ballesteros), au premier plan, font preuve d'une telle richesse de nuances et d'une telle transformation plastique que leurs mentors adultes sembleraient presque superflus et ennuyeux.

L'aspect érotique s'est même révélé chez Marco Goetze, dont la chorégraphie, ce mélange rapide de membres tendus, semble fondamentalement asexuée.

C'est vrai, *Le Spectre de la rose* (2009) est l'un de ses premiers ballets. Il met en scène une jeune femme assoupie et six messieurs agités confrontés à un Spectre sensuel, lui-même à la recherche d'un objet de passion. Le beau et musclé Daniele Delvecchio a, par ses soubresauts rêveurs, ses battements enthousiastes et langoureux, comme Nijinski sur la fameuse affiche, ses petites attitudes et son aisance convaincante, complètement bouleversé l'intrigue initiale du ballet.

Le ballet « Le Spectre de la rose »

Photo : Alice Blangero

Jeroen Verbruggen, qui a également mis en scène *Aimai-je un rêve ?*, a dévoilé au public tout le tempérament et la puissance athlétique d'un duel amoureux masculin, sur la musique voluptueuse de Debussy, *Prélude à l'Après-midi d'un faune*. Les costumes de l'artiste Charlie Le Mindu n'ont rien de vraiment sophistiqué ; l'Individu blanc (Benjamin Stone) porte un jean taché, et le Faune, interprété par Alexis Oliveira, est vêtu d'un pagne et porte une perruque représentant un crâne chauve orné de longs dreadlocks à l'arrière de la tête. Au milieu des nuages de fumée, les

projecteurs latéraux mettent habilement en valeur le puissant duo dont les accolades et les appuis fixes évoquent une œuvre baroque. Qui plus est, l'Afrique mystique soumettait une Europe nerveuse avec une telle ingéniosité et une telle inéluctabilité émotionnelle que, de manière inattendue pour le public (et peut-être pour l'auteur), le duo érotique s'est mis à incarner une métaphore politique.

Le ballet « L'Après-midi d'un faune »

Photo : Alice Blangero

Mais la grande surprise du programme résidait dans la première représentation mondiale de *Petrouchka*. Le Suédois Johan Inger a, tout en respectant l'œuvre originale, présenté sa version de l'intrigue, marquée par quelques différences : l'action se déroule dans le monde de la mode, le magicien est rebaptisé Sergei Lagerford, et de nombreux personnages reconnaissables, comme un assistant styliste superficiel et enthousiaste ou un critique de mode fantaisiste et faible d'esprit, font leur apparition. *Petrouchka*, la Ballerine et le Maure sont devenus des mannequins, des figures nues de plastique blanc, dépourvues de visage, d'yeux et de cheveux (costumes créés par Salvador Mateu Andujar). Ils ne gagnent en individualité et en importance que lors des essayages de la prochaine collection, et finissent au débarras, derrière la scène, une fois les vêtements prêts. Mais c'est précisément là que l'œuvre fait son effet : elle dépeint l'éveil de la conscience, des désirs et des différences qui s'opèrent dans des corps identiques, sans visage. Le travail du chorégraphe Johan Inger et des artistes qu'il met en scène est véritablement merveilleux. George Oliveira, Alvaro Prieto et la frappante Anna Blackwell, parviennent, sans jamais trahir le caractère factice du plastique, à danser et à susciter une attraction sensuelle, un amour vénal, une extase insolente, et ce par la force et par une soif de compréhension. Il s'agit en somme de l'adaptation contemporaine de l'œuvre de Benois, Stravinsky et Fokine. L'impact de cette revisite de *Petrouchka*, choquante et touchante, n'a pas changé depuis plus d'un siècle.